FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant deuxième

Ah ! Ce n'est plus le temps où par de doux liens
La vigne à vous se noue, ormeaux italiens !

Soufre, cuivre, ammonium naguères efficaces
Ne font rien maintenant qu'à force on ne repasse.

Sous leurs pampres rongés les raisins racornis
Ne soldent souvent pas les remèdes fournis.

Un instant le fléau semble céder, puis ruse,
Change d'aspect, de nom, de nouveau se diffuse.

Le beau plant d'autrefois languit tout épuisé ;
On voulut de son vin plus qu'il n'en proposait.

Dieu dispose de l'ordre afin que chaque chose
Donne ce qu'elle doit, ensuite se repose.

Mais n'est-ce rompre avec les rythmes éternels
Que d'obliger la vigne à ramper sous le ciel ?

De la cupidité primordiale de l'homme
Naît tout ce mal. Des biens il veut forcer la somme.

La transgression des lois d'En Haut vient retentir
Sur la terre et la fait logiquement pâtir.

Si les vignes de ces jours impies dépérissent
C'est que jamais ne fut plus âpre l'avarice.

Sur ma lyre pourtant je ne veux pas chanter
La vendange qu'atteint cette stérilité.

Le Dieu d'Adam jamais dans sa munificence
N'inflige un châtiment sans laisser l'espérance.

Un juste ici ou là se trouve, tel Noé.
Il l'épargne et sa vigne est en prospérité.

Que d'un maître pieux les treilles me fournissent
Des fruits harmonieux que le Seigneur bénisse !

Le plus humble artisan surpasserait ma voix
Et sans lyre savante il dirait mieux que moi.

Il peut se passer d'art. Mieux que le luth résonne
Sous un vaillant outil la douve de la tonne.

Sur ce fruste tambour frappe le vigneron
Sans que par le laurier soit rafraîchi son front.

Mais lorsque le maillet rebondit sur la bonde
Elle semble scander un orage qui gronde.

C'est l'aïeule, c'est l'austère porteuse d'eau
Du chant premier ici qui m'inspire à nouveau.

Plus pauvre que Naboth elle n'a d'autre vigne
Que celle qui d'un toit passe à peine la ligne.

La grappe en est si noire et sèche qu'on dirait
Qu'avec ses grains la vieille a fait son chapelet.

Sa race est de ceux-là qui pour d'autres vendangent
Mais à qui Dieu réserve au Ciel le Vin des anges.

Cinq heures ont sonné. C'est Octobre et le soir.
Au seuil de sa chaumière elle est venue s'asseoir.

Ce logement que lui abandonne le maître
Sur la cour de la ferme ouvre porte et fenêtres.

Aidée par sa petite-fille elle peut donc
Tirer de l'eau, soigner porcs, poulets et dindons.

Elle est seule à présent que toute la journée
A cueillir du raisin s'emploie la fiancée.

Elle écoute monter dans la paix du couchant
Les rumeurs, les appels, les rires et les chants.

Sous la nue la rougeur du solaire incendie,
Comme un sang brusque monte à la joue, s'irradie.

Des îles de lumière en fusion aux bords
Semblent inscrire le mot Dieu en lettres d'or.

Le gave peu à peu reflétant l'incendie
Semble rouler du vin avec toute sa lie.

La silhouette d'un village à l'horizon
Se profile brisée au milieu de tisons…

Tandis qu'encore, à l'Est, avant qu'un astre perce,
L'azur luit comme une rivière à la renverse.

Un homme dans la cour s'en vient lent et penché
Tenant des cercles de barrique, vers le chai.

Voyant la vieille au seuil de son taudis assise,
Il se met un instant auprès d'elle. Ils devisent.

Tous deux ont vu, chargés d'années et de fardeaux,
Leur village mourir et renaître à nouveau.

Encore, cet Automne, encore leurs yeux plongent
Dans ces vignes en fruits dont leurs vies se prolongent.

Mais qu'importe à leurs cœurs, si ce n'est pour autrui,
La joie que le coteau leur renvoie aujourd'hui ?

Le Printemps ne connaît de saison que la sienne ;
Été, Automne, Hiver, du Printemps se souviennent.

Si saint que soit le vieux qui fiance un enfant
S'il songe à sa jeunesse il pleure amèrement.

Il sait qu'il est deux lits : l'un qui s'ouvre à nos rêves ;
L'autre dont jamais plus le drap ne se relève.

L'aïeule vénérable avait enseveli
Mari, fille et beau-fils dans le deuxième lit.

Puis prolongeant sa veille et prolongeant l'aiguille
Elle cousit les draps de sa petite-fille.

Mais tout en travaillant à ce trousseau d'amour,
Elle avait revécu la mort des anciens jours.

Ce compagnon voûté assis à côté d'elle
Avait aussi connu de ces pertes cruelles.

Comme il est grand ce soir le chant des vendangeurs !
Dit-il ; le vin nouveau leur a porté au cœur.

Pour que, répondit-elle, à leur âge on soit ivre
Il n'est besoin de rien que de se laisser vivre.

La cour s'emplit d'ombres mouvantes. Le portail
S'ouvrait sur la rentrée des gens et du bétail.

On entendait les voix sans distinguer les faces,
La lune n'éclairant que le haut de l'espace.

Les cuves sur les chars noircissaient dans le ciel
Et dominaient les bœufs massifs et solennels.

On voyait çà et là courir une lumière ;
Le pressoir recevait les dernières grappières.

La danse des fouleurs, fille du vieux Noé,
Ne poussait point les cris païens de l'évohé.

Nul fifre ne l’accompagnait et sa mesure
Naissait du seul motif que la grappe était mûre.

Les bacchantes et les silènes délaissés
Avaient cédé la place aux anges de Jessé.

Ceux-ci mêlaient aux raisins blonds leurs boucles blondes
Sachant ce que du vin fait le Sauveur du Monde.

La danse peu à peu se ralentit, son pas
Demeura suspendu à l’heure du repas.

Une cloche retentissait par la campagne
Comme un appel à Dieu dans la nuit qui nous gagne.

Une grandeur naissait du travail achevé
Et l’aïeule et le tonnelier s’étaient levés.

Il alla déposer les cercles de barrique
Dans le chai, puis revint avec des domestiques.

Vers la salle où la longue table se dressait
Se dirigeaient les paysans jamais pressés.

Les murs nus s’éclairaient de lampes au pétrole
Dont la flamme au plafond mettait des auréoles.

Je vis entrer la belle fille et son marin,
Calmes et souriants et se donnant la main.

Tous s’assirent. Ce fut un moment de silence
Quand la soupe fuma dans la lourde faïence.

Le premier qui parla fut l’antique berger
Qui fuit les monts dès que sur eux il a neigé.

Il était arrivé seulement de la veille.
On avait vu d’abord l’âne inclinant l’oreille…

Puis le troupeau, puis l'homme et le chien à côté,
Tous marqués de leur humble et digne majesté.

On avait entendu les dociles clarines
Suivre les pas lents ou rapides de l'asine.

On aurait dit d'une oraison qui s'avançait
Vers la crèche divine, avec le front baissé.

Le palombier qu'on loue tous les ans pour la chasse
Ainsi que le berger à table avaient pris place.

Ce dernier demanda si l'on était content
Des prises qu'on faisait dans la lande à présent.

L'autre lui répondit : les glands manquent aux chênes,
L'appeau n'arrête pas le gibier dans la plaine…

Mais vous, si dans la plaine il ne se pose pas,
Savez-vous ce qu'on prit au passage là-bas ?

Là-bas, c'était la grande chasse au pays basque
Dans les gorges sans nom où soufflent les bourrasques ;

La chasse où les ramiers passent par millions ;
Vers lesquels on brandit sur les pics des haillons.

Le vol fuyant l'horrible épouvantail s'engage
Entre des contreforts aux flancs pleins de feuillage.

Et, quand il file au long d'un des coteaux, on voit
Fondre sur lui de faux éperviers faits de bois.

Le vol baisse affolé. Sa terreur recommence
Plus loin à de nouveaux éperviers qu'on lui lance.

Le vol baisse un peu plus et d'autres éperviers
Encor plus loin viennent encore l'effrayer.

Le vol baisse toujours pris à ce stratagème
Qu'aux hommes a fourni la nature elle-même.

Il vient enfin donner comme un grand coup de vent
Dans un filet dressé qui retombe et le prend.

Alors pour témoigner de sa joie aux villages
Le palombier mugit dans un gros coquillage.

Les vendangeurs prenaient le plus vif intérêt
A ce que le berger au chasseur racontait.

La plupart connaissaient les cabanes légères
Des landes, mais non pas les brutales pantières.

La cabane landaise est faite en lauriers verts
Et en feuillages secs. On s'y met à couvert.

C'est de là qu'on attire, émigrant vers l'Afrique,
Les palombes qui fuient le trouble atmosphérique.

Lequel a droit au prix, le Basque ou le Landais ?
Chacun habilement pour soi pourrait plaider.

Si au cœur tourmenté la sauvage montagne
Plaît mieux, non pas au cœur épris d'une compagne.

Celui-ci choisira le long roucoulement
De l'appeau, l'humble bois et son recueillement.

Sans doute c'est ainsi qu'au fond de sa pensée
En jugeait le marin près de sa fiancée.

Le cœur d'aplomb, le buste droit, il se taisait.
Le calme de la mer sur sa face luisait.

Rien n'avait effacé durant son tour du monde
De son pays natal l'impression profonde.

Aucun des ports géants américains du Nord
N'avait été pour lui le véritable port.

Son port c'était un toit dont les ailes de paille
Imitent sur le sol les ailes de la caille.

Et plus que le hautain palmier l'intéressait
Le cep à ras de terre au fil de fer fixé.

Les seuls êtres pour lui qui n'étaient pas sauvages
Ils avaient vu le jour en France et au village :

Ces anciens qui semblaient dans la souche sculptés,
Ces jeunesses, sarments pleins d'élasticité.

Le repas s'avançait, mêlé de mille histoires.
Les vieux fermaient les yeux longuement pour mieux boire.

Les anges du travail riaient en les voyant,
O Psalmiste ! trouver le vin réjouissant :

Le vin rouge, soleil qui dans un rubis veille,
Le vin blanc, soleil vu au travers de la treille.

Le vin puissant et liquoreux de Jurançon
Qu'avec de l'ail goûta un royal enfançon.

Le vin de Moncin, chaud comme un vin de Madère,
Roux et laissant du caramel aux flancs du verre.

Le vin noir, à la langue âpre, d'Irouléguy,
Aimé du Basque franc et rêche comme lui.

Le vin dit Pique-poult que l'Armagnac distille
Afin de lui passer une flamme subtile.

Aucun vin, ni celui d'Ausone, ni celui
De Racine ne vaut le vin de mon pays.

Le tonnelier trinqua. L'ami du plus grand âge,
Dit-il, boit au bonheur de ce futur ménage.

Il se tenait debout, son gros verre haussé
Ainsi qu'un diamant au front des fiancés.

Ceux-ci ne disaient rien mais ils baissaient la tête,
Consultant l'avenir, victoires et défaites.

Lorsque le tonnelier se fut tu et rassis,
Quelqu'un au matelot cria : Fils ! Réponds-lui !

Il ne répartit point par des paroles vaines
Mais entonna le chant qu'on chante dans nos plaines.

Il s'était à son tour levé, la coupe en main.
Sa voix d'abord frémit comme le vent marin.

Il entonna l'hymne si triste : Ces montagnes
Sont si hautes qu'elles me cachent ma compagne.

C'était la même plainte, à plus de cinq cents ans,
Qu'après Gaston Phœbus poussait un paysan.

L'âme du peuple par ce beau chant remuée
Touchait-elle ce prince au fond de la nuée ?

Quand le couplet ployait l'aile comme un oiseau,
Sur la table on frappait du manche des couteaux.

Tous en chœur reprenaient : Tu chantes et tu chantes…
Même le tonnelier décharné comme Dante.

Le maître avec ses fils dans le lieu du festin
Allaient entrer, voulant en honorer la fin.

Tous quatre se tenaient sur le pas de la porte
Et mêlaient au refrain leurs voix graves et fortes.

Plus religieux l'air montait, et solennel,
De ce qu'y circulait un amour paternel.

La romance finit ainsi qu'un feu de brandes
Qui vacille. Et l'opaque nuit reprend la lande.

Les vendanges étant faites tardivement,
Octobre finissait presque au même moment.

La Toussaint les suivit d'un jour, semant ses feuilles
Comme des larmes d'or sur son ciel qui s'endeuille.

Du travail des celliers elle marqua la fin
Mais promit aux vivants l'éternité du vin.

Ces mêmes vendangeurs dont j'ai chanté l'agape
Défilèrent tenant d'un chapelet la grappe.

Ils allaient vénérer la cendre de nos corps.
La terre où ils allaient est la terre des morts.

C'est la vigne de Dieu, à l'entrée du village.
Où retourne la souche humaine d'âge en âge.

Chaque pierre tombale est vissée à sa Croix
Mais un Pressoir plus haut se dresse pour mon Roi.

Ainsi que le chaînon suit le chaînon qu'attache
Un homme au cou d'un bœuf, la tâche suit la tâche.

Après la vigne il faut exploiter le maïs
Qui depuis deux cents ans enrichit le pays.

Avec celle du blé alterne sa culture,
Comme l'étoile avec la fleur dans la ramure.

Auprès de haricots, au milieu du Printemps,
On le sème en un sol hersé légèrement.

Il croît sur la colline autant que sur la plaine
Et, s'il est abreuvé, dans l'argile ou l'arène.

Fontarabie en fait sur le sable de mer
Quand elle sort du bain un pagne jaune ou vert.

Et d'Hendaye à Orthez, d'Orthez à Pierrefitte
Les longs rubans fibreux de ses feuilles s'agitent.

Lorsque son plant est tendre il faut craindre, dit-on,
La courtilière et le ver blanc du hanneton.

Séparant ses rangées, on creuse dans la terre
Des sillons permettant aux pluies de se distraire.

On refait ces labours jusqu'à sa floraison.
La mauvaise herbe ainsi point ne pousse à foison.

Ne le chaussez pas trop, mais que reste aérée
Sa racine et par l'eau doucement pénétrée.

A peine le maïs achève de fleurir,
Le paysan l'écime et l'effeuille à loisir.

Il en donne à brouter les sommités aux bêtes,
En dessèche le limbe et pour l'hiver l'apprête.

Enfin de la dépouille où luisent des trésors,
Il fera la paillasse où son labeur l'endort.

Son humble rêve ainsi trouve la vie moins dure
Et au réveil l'épi sera sa nourriture.

C'est ainsi que l'austère aïeule déjeunait
Mêlant de la méture à sa tasse de lait.

La nuit s'ouvrait comme un portail devant l'Aurore
Dont la voix se faisait peu à peu plus sonore.

Il n’allait plus bientôt des choses de la nuit
Demeurer qu’un tison, humble témoin qui luit.

Quelle besogne, en attitude de prière,
Faisait la fiancée auprès de sa grand’mère ?

Son mariage avançant, grave elle préparait
Un lit que du maïs la paille rembourrait.

Un ange à son côté se tenait dont les ailes
Ombrageaient son amour et bénissaient son zèle.

Ainsi le matelot, comme avait fait Jason,
De ces dépouilles d’or conquerrait la toison.

La vieille, quand parut l’astre, prit à poignée
Du grain dont elle emplit sa robe retroussée.

Ayant levé de sa main libre le loquet,
Elle imita de la volaille le caquet.

Toute la cour frémit en l’entendant paraître.
L’éventail des pigeons tourna sous les fenêtres.

L’œil brillant tel qu’un grain de ces épis qui choit,
Une poule accourut, puis toutes à la fois.

Comme les flots des ruisselets parmi les pierres,
Les plumes de leurs cous mobiles chatoyèrent.

Le canard dont le dos a du bronze l’éclat
Se balança tel se balance un bateau plat.

Torchon que le vent enfle et chasse à ras de terre,
L’oie aux ailes gonflées balaya la poussière.

Tous étaient devenus ainsi blancs ou vermeils
A boire, ô beau maïs ! tes gouttes de soleil.

Le matelot allant aux champs vit la vieillarde.
Mère, dit-il, qu'elles sont grasses vos poulardes !

Reconnaissant la voix de celui qu'elle aimait,
La fille, laissant là son travail, apparaît.

Comment vas-tu ? dit-il. Viens qu'avec toi je cause.
Elle s'épanouit comme fait une rose.

Elle sortit, l'accompagna par le chemin
Qu'avec de la rosée tapisse le matin.

Ils se tenaient les doigts tout le long de la haie.
Du maître, annonça-t-il, hier j'ai touché ma paye…

C'est demain le marché d'Orthez, si tu voulais
Nous irions acheter les bijoux qu'il te plaît.

Le cœur plein du frisson sacré des fiançailles
Elle essuya ses yeux de prune des broussailles.

Elle pleurait de joie, et comme si jamais
Nul couple ne se fût comme le leur aimé.

Le jour suivant les vit dedans une boutique
Choisir d'humbles objets mais pour eux magnifiques.

Ce sont les cœurs qui font la beauté des cadeaux.
La moisson du froment revivait dans l'anneau.

Dans un grenat saignait une vigne en extase.
Le maïs éclatait dans un grain de topaze.

La fiancée était témoin de ces labeurs
Dont sa main revêtait les plus pures couleurs.

Mais le mari n'aurait au doigt que l'alliance
Nue ainsi que la mer ou que la confiance.

Ici je vais ployer mon aile et me poser,
Fier de ce vol puissant qu'à nouveau j'ai osé.

J'aurai plané sur le maïs et sur la vigne
D'un rythme qui jamais ne s'est montré indigne.

Oublieux des beautés du village natal.
Beaucoup vont célébrant les cités de métal.

Dussé-je le dernier sur la dernière feuille
Faire parler votre âme, ô champs ! je la recueille.

A d'autres le bruit dur des foules, les combats,
Le Commerce tenant un phare dans ses bras.

Caché au plus profond de ma sauvage hutte,
Je garderai les voix agrestes dans ma flûte.

L'avenir qui m'entend viendra les réclamer ;
Sinon le monde est las, il a fini d'aimer.

Aux environs de Pau j'ai vu l'aéroplane
S'élever contre un ciel qui déjà le condamne.

Devant cet épervier qui jette de la nuit
A la face du jour, le petit oiseau fuit.

Les anges ne sont pas amis de Prométhée.
Faudra-t-il que je voie la terre désertée ?

Qu'il n'en soit pas ainsi ! Mon cœur mélodieux
S'y appuie pour vibrer selon l'ordre de Dieu.

Qui dira que la mort interrompt ce que j'aime ?
Déjà le blé fauché d'hier, on le ressème.